

Wanda de Barbara Loden

Linda Soucy

Numéro 190, mars 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90788ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Soucy, L. (2019). Compte rendu de [*Wanda* de Barbara Loden]. *24 images*, (190), 158–159.

Wanda

de Barbara Loden

PAR LINDA SOUCY



158

Au début du film, il y a ce tableau vivant, abstrait et monochrome qui laisse en nous une empreinte indélébile : une silhouette de femme, blonde, très frêle, vêtue de blanc se détache au loin, comme avalée par un paysage lunaire et charbonneux, qu'elle traverse nonchalamment. On se croirait au bout du monde, mais nous sommes en fait dans un de ces lieux mal aimés et délaissés du cinéma, dans un petit village minier de Pennsylvanie, village semblable à celui où a grandi Barbara Loden, réalisatrice et actrice du film.

Le projet et le film sont aussi hors normes que ses protagonistes sont hors-la-loi. Rien ne transparait ici de l'effervescence des années 1960 et c'est pourquoi peut-être *Wanda* (1970) est reçu aujourd'hui comme un film hors temps qui demeure, un demi-siècle après sa sortie, toujours aussi singulier, subversif et actuel. Tourné en 16mm, avec un budget de 160 000 \$, puis gonflé en 35mm, cet unique opus de Loden, dont l'esthétique était prémonitoire de films à venir (pensons seulement à *Une femme sous influence* de Cassavetes), juxtapose des scènes composées de plans souvent flous et granuleux, qui évoquent les Polaroid d'antan ou encore les images numériques de faible définition. La captation de ce récit minimaliste s'est faite en décors naturels : bars et chambres d'hôtels minables, routes hors circuits, qui inscrivent la fiction dans un vivier documentaire d'où émanent des effets de réel saisissants. La caméra à l'épaule se colle à

Wanda, qui flotte en périphérie de la vie, tanguant vers nulle part au gré d'une errance mélancolique : Wanda mère indigne qui a quitté mari et enfants dans une indifférence quasi autistique, Wanda couturière trop lente renvoyée par son patron, Wanda qui a acquiescé impassible au divorce demandé par son mari et s'est accrochée à un petit truand sans envergure qui la violente. *Wanda/Loden* : protagoniste et réalisatrice d'un anti *road movie* qui radiographie cet invisible état qu'est l'absence à soi-même et se donne à lire comme un *Bonnie and Clyde* en négatif, tourné loin des studios, ne magnifiant en rien les petits criminels mais dépeignant leur monde tel qu'il est : âpre, rêche, sans romantisme et frôlant parfois le burlesque.

Barbara Loden a confié dans des entretiens s'être souvent trouvée elle-même dans un état semblable à celui de *Wanda* et avoir voulu y échapper en réalisant son scénario, écrit neuf ans avant le tournage. Ce qui nous bouleverse tant ici, c'est justement cette adéquation totale entre une actrice-réalisatrice-scénariste et le personnage qu'elle a créé. D'autant plus que Loden l'incarne en s'abandonnant à une sorte de présence *blanche* (comme on dit une écriture blanche), délestant son jeu de tout artifice, jusqu'à être totalement dissoute dans le non-être de Wanda, à n'être plus que ce point évanescent et opaque, cette figure mutique et mystérieuse, véritable centre de gravité à partir duquel se déploie la mise en scène.

Plus encore que le jeu, c'est le désir non négociable de devenir cinéaste qui animait Loden à une époque où le cinéma américain ne comptait que deux réalisatrices : Ida Lupino et Maya Deren. C'est sans doute cette fracture de l'être où se disputent la hardiesse de tourner et un désir de néant qui a contribué à l'aura mythique nimbant le film et sa réalisatrice.

Wanda a reçu le prix de la critique au Festival de Venise en 1971 et l'aval de Yoko Ono après avoir été injustement conquis par les féministes à sa sortie en 1970. Sans doute celles-ci n'ont-elles pas su lire le dernier plan où la caméra s'approche du visage de Wanda qui vient de repousser un militaire. C'est pourtant là le premier geste de présence à soi dans le film, la première esquisse d'un vrai désir qui prend la forme non pas d'une indifférence mais d'un refus. Des féministes plus proches de nous ont toutefois réhabilité *Wanda* depuis et y ont consacré des études.

Précisons que c'est Marguerite Duras qui sortit le film de l'ombre et le défendit en 1980 dans un long entretien avec Élia Kazan, époux de Loden, donné aux *Cahiers du cinéma*. *Silence elles tournent !* le présenta une première fois à Montréal en 1985. Puis en 2003, Isabelle Huppert prit la relève et contribua à relancer le film, y voyant une métaphore du lien actrice/metteur en scène. *Wanda* est ainsi devenu un film culte au fil de ses sauvetages et présentations. On ne peut que regretter que la disparition de Loden survenue trop tôt, à 48 ans, ait laissé en friche deux autres projets de films.

États-Unis | 1970 | Ré. et scé. Barbara Loden | Ph. et Mont. Nicholas T. Proferes | Son Harvey Greenstein, Lars Hedman, Dick Vorisek | Int. Barbara Loden, Michael Higgins, Dorothy Shupenes | 103 minutes
Édité récemment chez Criterion, le film a été présenté au Cinéma moderne.